

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme



Gambino Longo, Susanna. Sine moribus errantes. Les discours sur les temps premiers à la Renaissance italienne

François Roudaut

Volume 40, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1086150ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v40i3.28754>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roudaut, F. (2017). Compte rendu de [Gambino Longo, Susanna. Sine moribus errantes. Les discours sur les temps premiers à la Renaissance italienne]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 40(3), 306–308. <https://doi.org/10.33137/rr.v40i3.28754>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Gambino Longo, Susanna.

Sine moribus errantes. Les discours sur les temps premiers à la Renaissance italienne.

Cahiers d'Humanisme et Renaissance, 129. Genève : Droz, 2016. 393 p. ISBN 978-2-600-01907-1 (broché) 49,29 €.

Ce livre s'ouvre par une longue introduction de plus de cinquante pages suivie par un « Prélude » d'une vingtaine de pages. S. Gambino Longo y définit d'abord, très précisément, son objet : dans le cadre, large et complexe (mais l'état des lieux est exposé avec une remarquable clarté), des études sur la notion de primitivisme à la Renaissance, ce livre entend « émettre l'hypothèse d'une spécificité de l'humanisme italien dans l'appréhension des origines de la civilisation humaine » (12).

La première des trois parties, intitulée « La question des origines », porte sur le primitivisme biblique : comme on peut le comprendre, la notion d'origine permet de valoriser la dimension éthique du texte sacré au détriment de son éventuelle véracité historique. Dans cette perspective, S. Gambino Longo étudie d'abord l'interprétation allégorique des passages de la Genèse concernés (on regrettera que, dans cette revue des commentaires, où l'on trouve en particulier ceux de saint Augustin extraits de *La Cité de Dieu* et de *Sur la Genèse contre les Manichéens*, soit absent un passage de *La Genèse au sens littéral*, xi, xxxii sq.). À propos, donc, de la lignée des Caïnites, et en se limitant dans un premier temps aux lectures historiques, l'auteur analyse les commentaires du théologien Cajetan, d'Antonio Brucioli, traducteur de la Bible en italien, de l'augustinien Foresti, de l'humaniste Sabellico (qui met en place le thème du gigantisme primitif), puis les réflexions de Polydore Virgile, le traducteur et commentateur de Vitruve, celles de Cesariano et d'un autre commentateur, Barbaro. Une trentaine de pages, qui achèvent cette partie, portent sur la question, essentielle pour le sujet, des rapports entre la condition primitive de l'humanité et l'âge d'or. Très intéressantes et très fouillées, elles ne tiennent cependant pas compte des textes réunis par Annius de Viterbe, textes pourtant importants et qui méritaient, semble-t-il, d'être étudiés dans le cadre de ce livre, à bien des titres. La conclusion de Madame Gambino Longo sur ce point, conclusion selon laquelle « l'homme est lui-même responsable du mal qu'il pourrait commettre » (174), aurait méritée d'être mise en relation avec la question centrale de la *dignitas hominis*.

La deuxième partie (« La construction des origines : du mythe au *logos* des origines ») étudie l'organisation de ce savoir : d'une part, les séductions du mythe, d'autre part la constitution d'une méthode « logique et historienne » (178). Le premier point donne lieu à une analyse des mythes platoniciens des origines (dans le *Politique*, dans les *Lois*, dans le *Protagoras* et dans le *Timée*) tels que les interprètent Ficin, Francesco Patrizi da Cherso, Alessandro Piccolomini : l'auteur montre comment ces penseurs construisent, entre platonisme et aristotélisme, des variations de grande importance sur la question de l'injustice originaire de l'humanité (qui conduit à la peur, elle-même source de la rhétorique pour Patrizi). L'analyse du *De dignitate reipublicae* de Vida met en lumière le fait que la constitution de sociétés urbaines conduit au déclin moral de l'homme, bon par nature, les lois empêchant l'expression en lui de la loi naturelle, qui est la loi divine. La structure du mythe platonicien permet, selon Madame Gambino Longo, de « faire table rase d'une science qui semble se vider de sens » et « refonder un savoir nouveau » (247) chez Piccolomini (morale), chez Patrizi da Cherso (rhétorique et histoire) et chez Vida (politique). Puis l'auteur prend en compte le corpus des traités politiques dans une perspective non plus platonicienne mais aristotélienne : les hommes se réunissent en vue d'un bien commun dont ils ont la connaissance intime, la solitude ne produisant qu'un état proche de la bête sauvage. Est enfin abordée la pensée « pré-machiavelienne », avec les textes d'Agostino Nifo et de Francesco Patrizi de Sienne, ce dernier établissant, pour la première fois sans doute, le lien entre la « rudimentaire existence des hommes primitifs [...] et l'appréhension du phénomène du pouvoir » (259).

La troisième partie (« Un regard posé sur les origines : les prémices de l'anthropologie »), plus brève, se propose de voir chez les penseurs italiens des XV^e et XVI^e siècles les premiers anthropologues à travers le regard qu'ils portent sur un certain nombre de peuples. Il en va ainsi de la description de l'Écosse par Eneas Silvius Piccolomini, des Sardes par Leandro Alberti, des Irlandais par Tommaso Porcacchi, des peuples du Nord et des îles par Sabellico, Maffei et Paul Jove.

L'intérêt de ce livre réside non seulement dans les hypothèses qu'il émet mais aussi dans la matière à laquelle il s'attache : celle-ci, assez mal connue jusqu'à maintenant, fait l'objet d'un questionnement rigoureux et novateur, et révèle une Renaissance italienne qui, peu tournée vers le Nouveau Monde, observe, avec une certaine admiration, des populations proches (Sardes ou

Lapons par exemple) dans lesquelles elle ne parvient pas « à reconnaître [...] ses propres ancêtres » (347). Cette Renaissance contribue à mettre en place, de loin peut-être, la pensée selon laquelle l'homme est susceptible d'être désormais l'objet d'une histoire naturelle.

Une bonne bibliographie et un *index nominum* achèvent un ouvrage très utile.

FRANÇOIS ROUDAUT

Université de Montpellier

Gorris Camos, Rosanna et Alexandre Vanautgaerden, édés.

Les labyrinthes de l'esprit. Collections et bibliothèques à la Renaissance. Renaissance Libraries and Collections.

Travaux d'Humanisme et Renaissance, 551. Genève : Librairie Droz, 2015. 673 p. et ill. ISBN 978-2-600-01909-5 (relié) 46,45 €.

Les bibliothèques humanistes étudiées dans ce volume sont moins des bibliothèques universelles, nécessairement virtuelles et décrites sous forme de bibliographies, que des collections, assemblées par la vision, l'étude ou la passion d'un propriétaire et concepteur : collections encyclopédiques, rémanentes, recomposées, elles disparaîtront avec les mutations des bibliothèques en collections systématiques et publiques. Privées, conçues pour un usage privé, ces collections sont la fondation des écrits comme de la sociabilité humaniste. Elles inventent leurs lieux et leur organisation hors des catalogues et à l'écart de la ville.

Le volume réuni et édité par Rosanna Gorris Camos et Alexandre Vanautgaerden, issu de rencontres de la FISIER, explore, en grand détail et avec une rigueur exemplaire, quelques collections humanistes et, sans céder à la tentation du catalogage que nous ont léguée ces derniers siècles de tradition bibliographique, s'attache à montrer tant la personnalité de chacune des collections évoquées, que leur cadre culturel.

La première partie, la plus générale, s'ouvre par un article de Pierre Delsaert sur la bibliothèque publique d'Anvers, qui formule et illustre le paradoxe des collections : à la fois isolées puisque privées, et closes par le catalogue, elles sont également le lieu de l'ouverture, au public comme aux acquisitions. Le